

L'ABBÉ J.-B. GAY

**SOLDAT DE CÉSAR
ET
SOLDAT DU CHRIST**

Éditions Saint-Remi

– 2009 –

PREMIÈRE PARTIE

A ROME

I.

LA VILLA D'ALBANO

C'est à Albano, dans une de ses somptueuses villas, sous le règne de l'empereur Trajan, que s'ouvrent les premières pages de ce récit. Avant de franchir le seuil de cette riche demeure, à quelques lieues de Rome, puisque c'est de Rome même que nous allons partir ; puisque c'est à Rome que nous devons revenir ; puisque c'est à Rome que se fermeront ces pages, ne jetterons-nous pas un regard rétrospectif sur la ville des Césars, la capitale de l'ancien monde ?

L'Italie ! Rome ! Sous ce ciel ruisselant d'or et d'azur surgissent à tous les horizons les souvenirs, les grandeurs et les déchéances des temps passés ; les souvenirs, les grandeurs et les déchéances des temps modernes. De ces ruines amoncelées, de ces monuments debout, de ce qui est mort, de ce qui est vivant, monte morte et vivante l'histoire des siècles, tandis que de ses sites enchanteurs ; des rives de la Méditerranée à la mer Ionienne ; de l'antique Gênes au golfe de Naples, se déroule en mélodie le plus merveilleux des poèmes.

Aux gloires antiques se sont ajoutées d'autres gloires ; au vieux poème s'est soudé un autre poème : l'Italie porte à son front une auréole plus brillante et plus pure que le rayonnement de ses philosophes, de ses conquérants, de ses lettrés, de ses artistes, de ses poètes. La Rome des Césars, la capitale de l'ancien monde, est la Rome des Papes, la capitale du monde nouveau, la capitale du monde chrétien. Là où la force presque toujours brutale dictait ses lois à l'Orient, à l'Occident, vaincus, asservis par ses légions triomphantes, règne la force suave, divine, qui fait du souverain pontife, même dépossédé de sa puissance temporelle, la plus haute autorité morale qui soit dans le monde civilisé. Là où le paganisme courbait les âmes au pied d'idoles créées par d'abjectes passions ; là où les Césars versaient à flots le sang des martyrs ; là

où Néron, le monstre couronné, crucifiait saint Pierre, décapitait saint Paul et éclairait ses jardins avec des torches humaines, règne, triomphe, gouverne le crucifié du Golgotha. La Rome antique était la reine du monde païen : la Rome chrétienne est la reine du monde catholique, le centre de la vie morale, le foyer de la lumière, la source d'où s'épandent à tous les horizons, au nord, au midi, à l'orient, à l'occident, les fleuves de la grâce.

Aussi le voyageur ne s'attarde-t-il point trop, lorsqu'il a franchi la frontière italienne. Malgré les merveilles de Gênes aux palais de marbre, au Campo Santo ; malgré les splendeurs de Florence, ses palais, ses musées, ses églises, les portes de bronze de son baptistère que Michel-Ange trouvait dignes des portes du paradis ; malgré les richesses de Pise, son énigmatique campanile et son féérique baptistère, on se hâte. Rome ! Rome ! La ville éternelle !...

Et les chrétiens, les pèlerins, ne sont pas seuls à éprouver ces impatiences. Rome ! Rome ! Les simples touristes, les indifférents, les incroyants eux-mêmes, comme s'ils pressentaient des émotions nouvelles, se pressent. Rome ! Rome ! Ils n'auront pas vu l'Italie, tant qu'ils n'auront pas vu Rome.

Nous traversons Rome pour nous rendre à Albano. La traverserons-nous sans nous faire quelque peu pèlerin ? Ne jetterons-nous pas un long regard sur la ville des Césars et la ville des papes ?

Salut d'abord au glorieux tombeau des apôtres Pierre et Paul ! Salut à la basilique vaticane, le monument le plus grandiose que le christianisme ait élevé comme acclamation de sa foi, œuvre de trois siècles de travail, inspirée par la papauté, à laquelle les Bramante et les Michel-Ange ont attaché leur nom.

C'est sous cette immense coupole surmontée de la croix, à trois cent trente-trois mètres au-dessus de la confession, c'est-à-dire du martyr, que reposent les restes sacrés des deux grands apôtres.

Salut à tous ces sanctuaires qui marquent les étapes de l'Eglise : armorial de nos martyrs blasonné de pourpre et d'or ;

armorial de nos pontifes ; litanies écrites sur le bronze et le marbre pour raconter aux siècles les œuvres et les héroïsmes de nos saints. Tandis que les ruines gigantesques de la vieille Rome nous disent la grandeur et la force du colosse romain vaincu par les humbles, par les petits, par les faibles du christianisme naissant, qui n'avaient d'autres armes que leur amour pour Jésus-Christ. Le grain de sable détaché de la montagne avait renversé la statue de Nabuchodonosor : c'est dans les flots du sang versé par les martyrs que fut noyé l'Empire Romain.

La vieille Rome ! Etranges évocations que les évocations de ses ruines ! Le Forum ; le Capitole ! c'est comme le squelette des siècles, l'ossature effritée du géant. Elle est singulièrement adoucie, la pente de ce Capitole fameux d'où partaient les ordres de Rome au monde : c'est que les hordes étrangères ont passé par là ; c'est que la Rome antique est devenue le sous-sol de la Rome moderne.

Le jour où vous gravirez ces pentes fameuses, à quelques pas de l'arc de triomphe de Septime-Sévère qui semble émerger, merveilleux, colossal, de ce sous-sol, agenouillez-vous en passant dans la prison Mamertine, l'horrible cachot réservé aux criminels de marque, dans lequel fut enchaîné l'apôtre saint Pierre, cachot taillé dans le roc, froid, sombre, humide, du froid, du sombre, de l'humide des tombeaux. Ceux qui sortaient de là n'en sortaient que pour marcher au supplice, à la mort. L'apôtre Pierre y fut enchaîné : en tirant sur sa chaîne il baptisa ses gardiens avec l'eau qui jaillit soudainement du roc, et que l'on voit suinter encore.¹

En sortant de la prison Mamertine, ému, frissonnant, relevez la tête ; humez le grand air, la chaude lumière. Puis regardez là-haut, plus haut que le Capitole qui s'élève à quelques mètres de là : ce n'est plus la statue de Jupiter Capitolin maniant la foudre que vous verrez se dessiner dans le bleu du ciel : c'est la croix du Sauveur, la croix triomphante dominant la ville et le monde ; de ses deux bras bénissant les peuples.

¹ Un escalier en pierre conduit aujourd'hui dans la prison Mamertine.

A quelques pas de là, sur la place du Capitole, se dresse la statue équestre de Marc-Aurèle, retrouvée intacte dans les décombres de la vieille Rome : Marc-Aurèle que ses apologistes ont appelé le Sage à une époque où il y avait si peu de sages parmi les têtes couronnées ; un de ceux qui se vantaient d'avoir enfin anéanti le nom chrétien, alors que plus on faisait de martyrs et plus on faisait de chrétiens.

Avant de quitter Rome où nous allons bientôt revenir, suivons un moment la voie Sacrée, celle par laquelle passaient les triomphateurs. Traversons le Forum, ce sol fameux, ce centre de Rome où se groupait le peuple entassé, pour entendre ses orateurs, acclamer ses héros et ourdir ses conjurations. Il se trouve aujourd'hui à huit mètres au-dessous du sol actuel ; en le déblayant, en le remettant à son niveau primitif, on lui a rendu son nom, et ce n'était que justice devant l'histoire. On l'avait si longtemps appelé le CAMPO VACCINO, le Champ des Vaches, c'est-à-dire le grand foirail où les ruminants, aux jours de marché, rumaient autour des antiques colonnes tronquées, sur les marches disjointes, écartelées des temples en ruines ; jusqu'au pied des rostres, de la tribune en plein vent, d'où descendaient les harangues des orateurs devant la multitude assemblée, houleuse parfois, vibrante ou railleuse, et jetant à tous les échos ses enthousiasmes ou ses terribles colères. Que d'événements sortis de ces assemblées sous la parole entraînante des tribuns !

Et voici le Colisée, ruine colossale, l'amphithéâtre construit par les empereurs Vespasien et Titus. Sait-on pendant combien de jours furent célébrées les fêtes de son inauguration ? Combien de bêtes, combien d'hommes, imbibèrent de leur sang l'immense arène ? La fête dura cent jours : pendant ces cent jours de fête, cinq mille bêtes féroces, dix mille captifs furent égorgés à la grande joie du peuple romain, de ce peuple civilisé... Les chrétiens remplacèrent bientôt les bêtes féroces et les captifs ; et la joie du peuple fut bien vite à son paroxysme : c'était si beau cet égorgement des hommes, des femmes, des enfants qui se permettaient de croire en Jésus-Christ. Creusez ce sol, vous retrouverez les couches de sable qui ont bu le sang des martyrs.

Un regard encore sur la Rome païenne : à droite c'est le mont Palatin, la ville des palais, la cité des Césars dont il ne reste plus que des ruines lamentables. Là s'élevait la maison d'or de Néron, la riche et gracieuse demeure de l'impératrice Livie. Là se déroulaient les colonnades de marbre, les aquariums bordés de porphyre ; les jardins peuplés de statues ; les théâtres impériaux, les portiques, dont la pioche a dégagé les fondations ensevelies : colonnes tronquées restées debout au milieu de ce chaos ; pans de murailles, voûtes éventrées ; résidu émietté de splendeurs disparues, pêle-mêle dans un fouillis de plâtras, de rocailles, de marbres ébréchés, de chapiteaux mutilés, de rinceaux fracassés, de fresques brûlées par le soleil, délavées par la pluie, gisant, frustes lambeaux, au milieu des grandes herbes, des acanthes, des plantes folles qui montent, rampent, ébouriffées dans les replis de ce sol bouleversé. Et au milieu de ces ruines que foule le pied du passant, les ronces épineuses s'enchevêtrent autour des socles brisés, des amas de mortier blanc pulvérisé, d'où émergent parfois un bras, un morceau de tête mutilée, un tronc de statue qui fut peut-être un chef-d'œuvre, et sur lequel, maintenant, le touriste s'assied, éponge son front ruisselant sous ce ciel d'Italie qui ne dore plus que des ruines.

Laissons ces ruines : le moment est venu de nous acheminer hors de Rome, à travers la campagne, du côté d'Albano.

C'est à Albano que, fouillant aux pages de l'histoire, nous trouverons, sous le règne de Trajan, les héros de ce récit. Nous avons marché à travers les débris du passé : nous y marcherons encore, avant de remonter la série des siècles qui nous ramèneront aux jours de la splendeur romaine.

De Rome à Albano, c'est trente kilomètres à parcourir en suivant la voie Appienne.

La voie Appienne, voie fameuse dans l'histoire de l'Empire, est une route militaire ouverte trois cent douze ans avant notre ère : elle est riche de souvenirs païens, plus riche encore de souvenirs chrétiens.

Nous trouverons tout d'abord à notre gauche le tombeau des Scipions, masse informe qui devait peser bien lourd sur la cendre

de ces grands hommes ; puis, comme sur la voie latine, une foule de tombeaux recouvrant des cendres moins illustres, et des *Columbaria*, monuments funéraires qui ressemblent aux pigeonniers de nos campagnes, dont ils ont la forme. Là étaient déposés, dans des espèces de niches étagées, les vases renfermant la cendre des morts dont les corps avaient été consumés par le feu, dans les fours crématoires. Nous avons à Paris, maintenant, des fours crématoires, comme ceux de la Rome païenne, à l'usage des libres-penseurs.

Franchissons la porte Saint-Sébastien qui remplace l'ancienne porte Capena, près de l'Arc de Drusus. A notre gauche, le sanctuaire *Quo vadis* ? C'est là, au milieu de la voie Appienne, que saint Pierre, fuyant Rome, à la demande des premiers chrétiens, pour ne pas tomber entre les mains des satellites de Néron, rencontra Notre-Seigneur portant sa croix.

— Où allez-vous, Seigneur ? *Quo vadis* ? s'écria l'apôtre stupéfait, remué jusqu'aux entrailles et les yeux pleins de larmes.

— Je vais à Rome pour y être crucifié de nouveau.

Pierre comprit, revint sur ses pas et rentra dans Rome où il fut crucifié la tête en bas, à son humble demande, peu de temps après.

C'est sur le mont Janicule, au-dessus de la rive droite du Tibre, que fut crucifié saint Pierre. Sur le lieu du supplice, Constantin fit élever une église reconstruite au quinzième siècle sur l'ordre de Ferdinand le Catholique et d'Isabelle d'Espagne. C'est actuellement l'église de *Saint-Pierre in Montorio*.

Tout à l'heure, à notre droite, nous trouverons la basilique de Saint-Sébastien, le glorieux soldat de Dioclétien, martyrisé pour sa foi, tué à coups de flèches par ses anciens compagnons d'armes, sur les ordres de l'empereur. Dioclétien, dont il avait été le fidèle serviteur, même le familier, savait bien qu'il pouvait compter sur son dévouement personnel, sur sa bravoure à toute épreuve, sur sa fidélité à l'Empire ; mais Sébastien était chrétien et il fallait à tout prix se débarrasser des chrétiens ; s'en débarrasser ne suffisait pas ; il fallait des tortures sans nom, des raffinements dans la cruauté ; c'était de la rage ; et on trouve des historiens qui

mettent tout cela sur le compte de la sécurité de l'Empire... A quelques pas de là, avant la basilique, se trouve l'entrée des catacombes de Saint-Calixte, de ces catacombes dont la superficie, dans les profondeurs du sol, est égale à la superficie extérieure de Rome : immenses cimetières où dormaient nos pères dans la foi, où sont ensevelies des légions de martyrs dont les corps meurtris, déchirés en lambeaux, avaient été recueillis par les fidèles, sur les amphithéâtres, sur les places publiques, dans les carrefours, dans les coins reculés de la campagne où l'on égorgeait, pour la plus grande gloire de Jupiter et de Vénus ; églises souterraines dans lesquelles, pendant la nuit, se réunissaient, se réfugiaient les chrétiens persécutés, pour assister aux saints offices, puis chanter et se préparer à mourir.

Faut-il encore nous attarder sur la voie Appienne ? Non loin des martyrs, les temples des dieux en l'honneur desquels ils ont été massacrés ; ici les restes d'un temple de Romulus ; plus loin les ruines d'un temple de Jupiter, près du tombeau de Sénèque ; les colonnes brisées d'un temple d'Hercule et d'autres encore. Il y avait tant de dieux que pour les contenter tous il fallait disséminer un peu partout leurs temples et leurs idoles.

Nous voilà enfin en pleine campagne. Encore une vingtaine de kilomètres et nous serons à Albano. Ce ne sont plus les plaines, les ondulations si tristes, si dénudées avec leurs grands tronçons d'aqueducs pantelants : c'est la colline ; c'est la pente des monts ; ce sera la montagne : nous sommes à trois cent vingt mètres au-dessus du niveau de la Méditerranée.

Albano ! voilà le site délicieux entre tous. C'était le lieu recherché pour la villégiature des romains de l'Empire : c'est encore celui des riches romains d'aujourd'hui. Autour du lac fameux d'Albano, dont le pourtour est de sept kilomètres, s'étalent les villas modernes comme s'étaient les anciennes villas aux siècles de Néron et de Vespasien. C'est dans une de ces villas disparues que nous allons entrer ; dans celle que nous avons appelée la VILLA d'ALBANO.

La villa d'Albano est habitée par un officier de l'empereur Trajan ; il s'est retiré là, lui, le général fameux, le chef de légion

qui a si souvent conduit les aigles romaines à la victoire ; lui dont le nom est acclamé dans l'Empire et dont la richesse, égale à celle des plus nobles patriciens, n'a au-dessus d'elle que la fortune des proconsuls.

Ce général, ce chef de légion, se nomme Placidius. Triomphateur si souvent acclamé, environné de tant d'honneurs ; propriétaire opulent servi par de nombreux esclaves et de nombreux affranchis, grand personnage, courtoisé par de nombreux clients, il n'en est pas moins bon, simple, cordial, bienveillant envers ses serviteurs et même ses esclaves.

C'est le type de ces romains, de ces maîtres de maison que les écrivains, les moralistes latins ont appelé *pater-familias*, le père de famille, familier envers tous ceux qui font partie de sa maison. Comme ses ancêtres il est païen, mais son paganisme n'a rien de ce paganisme féroce qui a fait couler tant de sang chrétien. Tout son être se révolte quand sonne l'heure de la persécution ; et son maître, Trajan, ne se lasse pas de proscrire... Du moins, loin de Rome, dans sa retraite d'Albano, il ne sera pas témoin des atrocités qui déshonorent la grande cité. Quand les barbares qu'il a vaincus si souvent se soulèveront de nouveau et menaceront la sécurité de l'Empire, il reprendra son épée, se mettra à la tête de sa légion. En attendant, dégoûté de Rome, écœuré par ses hécatombes, il se confine dans sa retraite et jouit, dans sa villégiature, d'un repos noblement gagné sur les champs de bataille.

Nos habitations modernes, même les plus riches ; nos villas, même les plus somptueuses, ne peuvent nous donner une idée des somptuosités romaines à cette époque. Sans parler des palais impériaux, de la maison d'or de Néron décrite par Suétone et par Pline, nous pouvons nous rendre compte du luxe, du confortable des habitations, des villas construites par les riches patriciens. Nous n'avons que des descriptions, que des ruines, mais ces ruines à l'appui des descriptions nous en donnent une idée suffisante. On n'a qu'à visiter à Pompéï la villa de Diomède, les maisons de Caius Sallustius et de Pansa ; qu'à parcourir les musées de l'Italie où sont amoncelées les œuvres d'art, pour

reconstituer, avec les récits des historiens, la grande habitation romaine, en lui rendant son cadre féerique, ce ciel bleu sous lequel il faut avoir vécu pour en savoir la lumineuse profondeur, la transparente lucidité.

La villa de Placidius est une de ces demeures aristocratiques : on y accède par des jardins spacieux dans lesquels l'art et la nature se sont unis pour en varier les aspects, en ménager les perspectives. De distance en distance des statues en marbres de Toscane, sur leurs stèles de granit, émaillent de leur blancheur les massifs de verdure.

Voici le portique, l'entrée de la demeure : il est soutenu par des colonnes en marbre de Numidie et d'Eubée. L'air y circule librement sous les larges travées qui défendent du soleil pendant l'été et concentrent ses rayons et sa chaleur pendant l'hiver. Ici encore et à chaque pas une statue, un vase précieux taillé dans le porphyre. Après le portique, l'*Atrium*, où sont reçus les visiteurs, les solliciteurs : de riches tentures entr'ouvertes en laissent voir l'intérieur garni de plantes aromatiques, orné des images des ancêtres et des *Dieux Lares*, gardiens du foyer. A la suite de l'*atrium*, le *Tablinum* et l'*Exedra*, salles de communication immédiate avec les appartements intérieurs et qui étaient destinées à recevoir les visiteurs et les solliciteurs plus intimes, avec lesquels le maître de la maison avait à s'entretenir plus longuement. Les visiteurs et les clients ne devaient pas manquer à Placidius, le guerrier devenu l'homme des champs ; le rude soldat devenu le concitoyen hospitalier, dévoué, serviable à tous. Cultiver ses champs, conduire ses serviteurs, comme Cincinnatus ; user de sa fortune et de son influence pour faire des heureux, ne semble-t-il pas que ce devait être le rêve du chef de légion devenu le retraité d'Albano ?

En sortant de l'*Atrium* et du *Tablinum*, on entre dans le *Peristylum*, grande cour ouverte, environnée de portiques, au milieu de laquelle de larges bassins de marbre, bordés de roses, de

lis, de violettes, d'anémones et de myrtes artistement taillés, reçoivent et répandent en rosée les eaux jaillissantes.¹

Sur un des côtés du *Peristylum*, sous les portiques, s'ouvre le *Triclinium*, la salle à manger pour la famille et les invités : salle somptueuse ornée de riches peintures dont les motifs, empruntés aux arts décoratifs de la Grèce, se déroulent en guirlandes de fleurs et de fruits.²

A droite et à gauche s'ouvriraient les appartements privés, puis les salles de bain aux larges piscines. Et enfin, plus loin et à l'écart, le logis des serviteurs et des esclaves attachés au service de la maison et à l'exploitation du domaine.³

Telle est la demeure de Placidius, sa villa somptueuse d'Albano. Mais il n'est pas homme à se parquer en sybarite honteux, comme tant d'autres, dans ce luxueux bien-être : il n'est pas homme à se repaître de ces splendeurs en les enluminant de débauches. S'il a connu un moment ce sybaritisme au retour de ses expéditions, comme la plupart des officiers de l'Empire, il ne le connaît plus depuis que deux grandes passions remplissent sa vie : il a une femme tendrement aimée, une femme digne de lui : il a deux enfants, deux petits garçons, âgés l'un de cinq ans, l'autre de six.

¹ On trouve, souvent intacts, aux ruines de Pompéi, les bassins, les génies par la bouche desquels jaillissait l'eau des fontaines et se répandait en jets d'eau pour entretenir la fraîcheur dans le péristyle.

² A Rome, au milieu des ruines du mont Palatin, on voit encore aujourd'hui sur un pan de mur un panneau du *Triclinium* de l'impératrice Livie. On donnait à la salle à manger le nom de *Triclinium* à cause des trois lits ou larges banquettes placés autour de la table, et sur lesquels les convives s'étendaient à moitié pour prendre leur repas.

³ Les Romains ne pouvaient se passer de bains. On les trouve installés dans toutes les riches demeures et la munificence des empereurs dota de bains publics, à plusieurs reprises, la ville de Rome. Les ruines de ces thermes nous révèlent des constructions gigantesques, fantastiques. Citons les plus remarquables : les thermes d'Agrippa, près du Panthéon, au centre de la ville, dégagés en 1881 ; les thermes de Caracalla, qui occupaient une superficie de quinze cent soixante-quatre mètres de pourtour, avec seize sièges en marbre poli : c'est là qu'au seizième siècle, en fouillant ces ruines, on découvrit sous les décombres les chefs-d'œuvre qu'on admire dans les musées de Rome ; les thermes de Titus, sur le mont Aventin : ils sont encore enfouis, mais on peut en parcourir les galeries et les salles ornées de fresques, à la lumière des flambeaux, enfin les thermes de Dioclétien, les plus vastes de tous, qui pouvaient, dit-on, recevoir trois mille baigneurs : ces thermes sont près de la gare du chemin de fer, la grande salle du milieu a été transformée en église par Michel-Ange : elle est sous le vocable de Sainte-Marie-des-Anges, huit colonnes de granit rouge d'un seul bloc en soutiennent la voûte : c'est une des plus grandes églises de Rome.

Les récits des actes des martyrs, qui nous donnent le nom du chef de légion Placidius, ne nous donnent pas le nom de sa femme, les noms de ses deux fils. Pour développer plus facilement la trame de cette histoire, nous donnerons à la mère le nom d'Alcida : nous appellerons les enfants Lucius et Victorinus.

Placidius ne vit que pour sa femme et ses fils. Alcida ne vit que pour son mari et pour ses enfants. Bonne comme son époux pour les pauvres, les délaissés, les opprimés ; bienveillante et même compatissante pour ses serviteurs, ses affranchis, ses esclaves, elle élève, elle forme ses enfants à l'image de leur père. Alcida ne connaît pas le CHRIST SAUVEUR ; c'est à peine si elle a entendu prononcer son nom, bien qu'il y ait quelques chrétiens autour d'elle et jusque dans sa maison : elle ne sait rien de ses préceptes, de sa morale ; mais c'est une de ces âmes d'élite qui ont comme un pressentiment, comme un rayon de lumière chrétienne, comme un christianisme anticipé, et dont il est écrit que « dans toute nation celui qui pratique la justice est agréable à Dieu. » Si celui qui pratique la justice est agréable à Dieu, que sera-ce lorsque à la pratique de la justice se joindra la pratique de la charité ? Que sera, avec la justice, la charité devant Celui qui est l'incarnation même de la charité ?

Dans cette Rome livrée à Satan, liée à Satan par les pratiques du paganisme, elles étaient nombreuses ces âmes d'élite : et celles-là se jetèrent aux pieds du Christ le jour où elles le connurent ; elles baisèrent la Croix le jour où elles surent qu'il était mort sur ce gibet par amour, pour racheter, sauver le monde. Quand il le fallut, elles eurent à leur tour la folie de la croix et la sublime folie du martyre.

Placidius a une autre passion, la passion de l'homme de guerre qui, dans les loisirs de la paix, n'a pas oublié les émotions des champs de bataille.

Il est grand chasseur, chasseur intrépide, bravant la fatigue, ne reculant pas devant les obstacles, affrontant le péril à la poursuite des fauves. Les échos des forêts voisines, des collines, des ravins, retentissent souvent des aboiements de sa meute, du hennissement de ses chevaux. Autour de lui se groupent quelques

amis, quelques compagnons d'armes et c'est grand émoi à Albano quand la petite troupe s'en va poursuivre les cerfs et les chevreuils jusque dans les fourrés épais de la montagne.

Habile tireur, armé de son arc et de ses flèches, il revient rarement au logis sans butin.

Placidius ne se préoccupe guère des dieux de l'Empire ; mais il a sous ses portiques une statue de Diane chasseresse : c'est le seul hommage qu'il rende au paganisme.

Demain grande chasse à courre : on a signalé sur la colline un troupeau de cerfs. Les amis sont convoqués, les esclaves préparent les armes, assouplissent les arcs, s'assurent de la solidité des cordes tendues, rangent les flèches et les javelots : le harnachement des chevaux de selle ne laisse rien à désirer, tout sera prêt et on partira à la première heure du jour.

La nuit s'avance sous le ciel limpide qu'estompent les premières ombres : les étoiles scintillent les unes après les autres dans l'azur et marquent l'heure du repos : tout devient silencieux dans la villa. Ce crépuscule d'automne était si beau, si tiède encore, tout embaumé de suaves senteurs, qu'on a laissé Lucius et son frère s'attarder sous les sycomores du grand péristyle. Ils sont là à jouer, à se poursuivre follement autour des myrtes, sous les yeux de Théodora, leur nourrice, devenue leur gouvernante. Leurs cris, leurs rires aux notes argentines vont en échos, dans ce silence du soir, comme ces notes d'oiseaux quand tout va se taire sous la feuillée, qui semblent être le signal du couvre-feu au plus profond des bois. Placidius et sa femme, sous le portique au fond duquel s'ouvrent les appartements de la famille, ont longuement suivi du regard leurs jeux, souri à leurs exclamations. C'est si bon de voir courir, gazouiller, jouer, même crier trop fort les enfants, lorsque les soucis, les fatigues, les préoccupations n'ont pas creusé leur pli sur les fronts assombris du père et de la mère !

La causerie maintenant succède à cette muette contemplation des enfants qui s'ébattent. Il s'agit de la grande chasse du lendemain, des joies cynégétiques que rêve, qu'escompte le chasseur. On aura bien certainement des surprises et des surprises heureuses.

— Sois prudent, murmure Alcida. Je tremble toujours quand tu pars avec ta meute. Ton cheval est fougueux : ne te hasarde point comme tu le fais sur le bord des ravins. Justinus me dit parfois que tu es trop téméraire.

— Ne crains rien, ma chère Alcida. On est solide sur ses étriers, lorsque, comme moi, on a chevauché contre les barbares à la tête d'une légion... D'ailleurs je te permets de faire tes recommandations à Justinus et je te promets de les suivre.

On rappela les enfants qui vinrent dire les adieux du soir. Théodora, leur nourrice, les emmena et le père et la mère restèrent seuls. On était si bien sous le portique, à cette heure mystérieuse, dans cette atmosphère tiède encore de la villa. Aussi le silence se fit-il entre les deux époux, silence vivant et vibrant de deux respirations qui s'harmonisaient comme s'harmonisent les cœurs dans cette parole muette qui ne monte pas aux lèvres, mais qui s'épand dans les âmes, quand deux âmes se comprennent et savent s'aimer, dans le calme de la paix et la sérénité du bonheur.

Tout à coup Alcida, devenue rêveuse, pousse un soupir. Est-ce un soupir de douleur, une lancination de souffrance subite ? C'est un soupir sans nom, mais un soupir qui révèle une peine vague, une appréhension d'abord confuse et, finalement, une profonde tristesse qui va se dégageant, se déroulant, comme ces points noirs de l'horizon qui montent dans l'azur, se dilatent en nuages et envahissent le firmament.

— C'est donc vrai !... L'empereur ne laissera donc pas en paix ces pauvres chrétiens ?... Est-ce qu'ils troublent l'Empire ? Est-ce qu'ils fomentent des discordes ? Ce sont de braves gens, et on les dit si bons, si généreux, si charitables...

— Et avec cela de fidèles serviteurs de l'Empire, ajouta Placidius.

— Théodora est chrétienne : elle m'a fait aujourd'hui cette confiance. Quand je lui ai demandé quelle est la loi des chrétiens, sais-tu ce qu'elle m'a répondu ?... « Pour l'amour du Christ, aimez-vous les uns les autres, voilà notre devise, la loi que nous prêchent nos prêtres. »

— Nous avons parmi nos serviteurs d'autres chrétiens, j'en suis sûr, mais ne le leur demande pas. Si je voulais les connaître, je n'aurais qu'à choisir parmi les meilleurs. Justinus est sûrement de ce nombre.

Après une pause, il reprit d'une voix plus mâle, plus fortement accentuée, dans laquelle on retrouvait la voix du chef de légion :

— J'ai eu sous mes ordres des soldats, même des officiers chrétiens, et ceux-là se sont battus vaillamment contre les barbares. Serrés près de moi, autour des aigles romaines, ils ont été des héros sur les champs de bataille.

Après une nouvelle pause, il reprit d'une voix plus douce mais toujours fière :

— Pourquoi te tourmenter, te préoccuper des édits de Trajan ?... Il ne viendra pas nous prendre nos serviteurs, que je saurais bien défendre s'il le fallait.

Le chef de légion, pour qui tout ce qui touchait au gouvernement de l'Empire avait un caractère de légalité et devait être respecté, ajouta, mais avec une voix un peu embarrassée, car il doutait probablement de la justesse de ses appréciations :

— Trajan est un grand prince, un vrai et loyal soldat. Il doit croire qu'il y va du salut de l'Empire... Je ne suppose pas qu'il persécute les chrétiens pour le seul plaisir de les persécuter.

Il ne dit pas toute sa pensée, Placidius.

Que Trajan soit pour lui un grand prince, passe encore ; mais il n'en est pas moins écœuré par la persécution, et il se félicite d'avoir quitté Rome pour ne plus en être témoin.

— Ah ! les pauvres gens ! murmure Alcida avec un nouveau soupir.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	2
---------------	---

PREMIÈRE PARTIE A ROME

I. LA VILLA D'ALBANO.....	9
II. L'EMPEREUR TRAJAN.....	23
III. UNE PARTIE DE CHASSE	35
IV. PLACIDIUS ET LE PAPE SAINT SIXTE.....	44
V. A LA GARDE DU CHRIST !.....	56
VI. LE CALVAIRE.....	69

DEUXIÈME PARTIE EN EGYPTE

I. L'ÉGYPTE SOUS TRAJAN.....	83
II. THÉOPISTA LA CAPTIVE.....	89
III. AUX BORDS DU NIL	98
IV. AGAPIT ET THÉOPHILE.....	104
V. AU VILLAGE DE BADYSSUS	112

TROISIÈME PARTIE SUR LE CHAMP DE BATAILLE

I. L'ORIENT EN FEU	121
II. LES COMPAGNONS D'ARMES	130
III. LES RECRUES SOUS LA TENTE	139
IV. AU CAMP DE PLACIDIUS.....	147
V. LE CHAMP DE BATAILLE	156
VI. L'APOTHÉOSE DE TRAJAN	164
VII. APRÈS L'APOTHÉOSE.....	172
VIII. EUSTACHE DEVANT ADRIEN	178
IX. POUR LE CHRIST	188